

# Une symphonie vraiment fantastique

A la tête de l'OSM porté pour un soir à quelque 110 musiciens, Cyril Diederich a dirigé la symphonie de Berlioz.

**B**IEN nommée pour son sujet — un amour délirant trouvant son épilogue aux enfers — cette symphonie est aussi pour son importance, vraiment fantastique, dans l'évolution de la musique : sommet de la musique romantique française, elle se présente aussi, grâce au génie orchestral de Berlioz, comme le point de départ de l'orchestre modernes, un orchestre aux proportions monumentales pour l'époque, hiffées par Berlioz lui-même aux environs d'une centaine d'instrumentistes.

Cette exigence explique sa rareté aux programmes des orchestres « de province ». Capolongo l'a dirigée au Palais des arts dans les années 80

à la tête de l'OSM grossi par de nombreux supplémentaires. Cyril Diederich, bien évidemment tenté par cette fresque répondant si bien à son tempérament, a habilement résolu le problème en faisant appel aux élèves de haut niveau de l'école nationale de musique de Mulhouse qui a saisi au vol cette proposition d'une haute portée pédagogique.

## PLÉNITUDE SONORE

Bien préparée par ses professeurs et Claude Brendel, chef de l'orchestre du Conservatoire, cette jeunesse rayonnait aux côtés de leurs aînés professionnels, et c'est un orchestre pratiquement doublé — environ 110 musiciens — que l'auditeur trouvait sur la scène de la filature.

Dès l'exposition du thème de l'idée fixe, l'ensemble de cordes, sans attendre bien sûr le rayonnement des grandes orchestres professionnels, s'imposait par sa belle plénitude sonore.

Cyril Diederich dirige de mémoire et obtient de son immense orchestre un jeu synchronisé, parfaitement ordonné ou son attention aux éléments programmatiques n'empêche pas une cohérence globale remarquable.

L'histoire hallucinante défile avec une présence impressionnante : le dialogue hautbois (François Fouquet) cor anglais, (Daniel Broggia) en coulisses, les réponses des 4 timbales, le trio de harpes de la valse, le « Dies irae » aux deux tubas soutenus par les

cloches, les effets sonores de la marche au supplice jusqu'à l'orgie diabolique et caricaturale finale, tout s'enchaîne avec aisance, à la grande satisfaction de l'auditoire.

## LE CŒUR ET LES DOIGTS

Celui-ci était d'ailleurs bien préparé par un admirable prélude, d'un romantique aussi, français d'adoption, bien que le premier concerto de Chopin, de la même année 1830 que la « fantastique », date de son époque polonaise. Son interprète, le pianiste Bernard d'Ascoli, y met tout son cœur et ses dix doigts.

Dès le premier thème, qui s'envole comme un fleur au soleil, on est conquis par la poésie toute intérieure de son jeu, vi-

brant jusque dans ses traits de virtuosité. Un grand moment de piano, prolongé par l'abattement du 24<sup>e</sup> prélude, bien tenu par l'OSM dans sa forme originelle.

Mais revenons, pour conclure à Berlioz. Ces jeunes empruntent-ils jamais un meilleur venin de leur scolarité que d'avoir joué la « fantastique » devant un immense public ? L'expérience mérite qu'on s'arrête. Elle ouvre la porte à un répertoire élargi.

Pourquoi ne pas la renouer de temps en temps, en passant à Mahler, aux maîtres français du XX<sup>e</sup> siècle pour pourquoi pas au « Sacre du printemps » de Stravinsky, qui est au siècle ce que la « fantastique » est au XIX<sup>e</sup> ?

J. M.

'L'Alsace' 22.12.99

## ORCHESTRE SYMPHONIQUE

### Fantastique jeunesse!

●●● Magnifique soirée symphonique, vendredi et samedi dans une Filature comble, où Chopin a révélé un très grand pianiste, et Berlioz maints jeunes instrumentistes de talent.

Cette troisième soirée de la saison de l'OSM était consacrée à deux pages ultra-connues, quoique finalement assez peu jouées : le Concerto pour piano n° 1 de Chopin, qui doit au 150<sup>e</sup> anniversaire de sa mort d'être cette année moins délaissé qu'à l'ordinaire ; et la Symphonie fantastique, dont la dernière audition à Mulhouse remonte à l'ère Capolongo.

Deux œuvres que rapprochent aussi leur date de composition (1830, l'année d'Hernani) et, en filigrane, deux figures de femmes. Si la Symphonie de Berlioz est un message de ressentiment à l'adresse d'Harriet Smith-

son, actrice irlandaise découverte dans Hamlet, qu'il finira cependant par épouser, le Concerto de Chopin est un hommage tendre et crypté à Constance Gladkowska, jeune cantatrice élève du conservatoire de Varsovie, qui restera un amour idéal.

Idéale également, l'interprétation qu'en a donné le pianiste Bernard d'Ascoli. De l'Angleterre où il réside après y avoir été révélé (par un prix au Concours de Leeds), l'artiste méridional semble avoir adopté la pudeur et le quant-à-soi : une virtuosité présente mais toujours contenue dans l'Allegro et le Rondo, un pathos savamment contenu dans la Romance ont fait de ce Concerto d'inspiration inégale un moment d'émotion inespéré.

Longuement et justement ovationné, Bernard d'Ascoli a confirmé dans deux bis — un Prélude et un Nocturne — la justesse, la sensibilité, la

pénétrante finesse de son jeu. Pour le faire oublier dans le 2<sup>e</sup> Concerto en mars prochain, Michel Dalberto lui-même aura fort à faire!

Si l'écriture de Chopin et la cécité du soliste ont valu à l'orchestre quelques soucis habilement surmontés, il a pu s'affirmer pleinement dans une Fantastique qu'il n'a pas abordée seul : pour la première fois, en effet, il était épaulé par une cinquantaine de jeunes instrumentistes de l'ENM de Mulhouse.

Des jeunes de grand talent apparemment, et fort bien préparés par Claude Brendel puis Cyril Diederich, puisque de cette association on n'a perçu que les avantages, notamment aux cordes miraculeusement doublées.

Dès les premières mesures de « Réveries et passions », l'osmose se réalisait, qui n'allait plus se démentir. « Le bal » était enlevé avec un bel élan, et la « Scène aux champs » déployait en toute

sérénité ses inventions étonnantes (duo de hautbois et de cor anglais en coulisses, impressionnant quatuor de timbales). Même souplesse et même autorité dans une prenante « Marche au supplice », et dans le saisissant « Songe d'une nuit de sabbat », probablement la plus parfaite illustration musicale du sarcasme.

Une fois de plus royalement traité, Berlioz ne peut décidément se plaindre de Cyril Diederich et de ses musiciens, qu'ils soient titulaires comme les solistes Fr. Fouquet (hautbois), D. Broggia (cor anglais), A. Toiron (clarinette), D. Delbvalet (basson), M. Courageux (flûte), ou « occasionnels » comme les jeunes Nolwenn Léon (11 ans, violoncelle) et Dominique Ioan (12 ans, violon). Exemplaire de tenue et de musicalité, cette première collaboration totalement réussie en appellera d'autres à coup sûr!

Denis Lustenberger

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MULHOUSE